

Petit Traité de rhétorique interactionnelle

Syllabus du cours de Techniques d'expression

Thomas Franck – Université du Luxembourg



0. Introduction : vers une première approche de l'intitulé

- A. De l'herméneutique littéraire à la technique interactionnelle
- B. L'interaction selon la microsociologie
- C. L'interaction selon la linguistique énonciative
 - Dialogisme
 - Polyphonie
- D. L'analyse du discours : pour une rhétorique de l'interaction (à construire)

1. L'*ethos*, composante centrale de l'interaction : l'*ethos* dans la rhétorique classique

- A. La naissance de la rhétorique
- B. Socrate, Platon et Protagoras
- C. Aristote
- D. Les preuves techniques et extra-techniques selon Aristote
- E. Cicéron : *vir bonus, dicendi peritus*

2. De la rhétorique classique à l'analyse du discours contemporaine : variété des cadres disciplinaires

- A. La chrétienté : d'une suspicion de la rhétorique à sa réduction stylistique (à construire)
- B. Rhétorique et modernité (à construire)
- C. De la visée argumentative à la dimension argumentative
- D. L'*ethos* rhétorique
 - Cadre théorique
 - Trump : entre *ethos* messianique et dépassement du régime de vérité
- E. L'*ethos* interactionnel
 - Cadre théorique
 - La métaphore théâtrale de Goffman et l'exemple du mariage
- F. L'*ethos* discursif
 - Cadre théorique
 - Romans avec fort marquage énonciatif et romans d'effacement (à approfondir)
- G. Entre *ethos* dit et *ethos* montré
- H. La scénographie littéraire (à construire)

3. *Ethos* et stéréotypage

- A. Le stéréotype comme catégorie sociocognitive
- B. Le sujet face au stéréotype : à l'intersection de l'idéologie, de la formation discursive et de l'interdiscours
- C. Le stéréotype, une notion critique
- D. Stéréotype et prototype, des découpages nécessaires au classement du monde
- E. Stéréotypes d'*ethos*
- F. Genres du discours et stéréotypes d'*ethos*
 - Cadre théorique
 - L'exemple de Ségolène Royal au second tour de la Présidentielle de 2007

4. Retravail de l'*ethos* préalable (à construire)

5. La politesse comme interaction sociale (à construire)

0. Introduction : vers une première approche de l'intitulé

A. De l'herméneutique littéraire à la technique interactionnelle

L'interaction interroge la *technè*, c'est-à-dire la technique linguistique et oratoire qui joue sur le rapport constant à autrui, sur les mises en scène de soi dans le discours et le monde social ainsi que sur les techniques d'expression et les postures sociales.

La conception interactionnelle des discours permet de dépasser la seule dimension analytique et herméneutique des textes, notamment littéraires. Dans tout texte, littéraire ou autre, il existe une technique interactionnelle propre qui met en tension différents acteurs : énonciateur, locuteur, auteur, lecteur, narrateur, narrataire, personnage, *doxa*, etc. Tout auteur, comme tout locuteur, crée une scénographie au sein d'une communication particulière (différée dans le cas du discours littéraire). Cette scénographie relève de cadres et d'institutions délimitant les discours attendus, leurs modalités et les types d'*ethos* et d'interaction sous-tendant les imaginaires de ces discours (voir *infra* à propos la notion de scénographie littéraire chez Dominique Maingueneau).

En outre, le discours littéraire crée des simulacres énonciatifs, il exploite une technique d'interaction qui n'est pas transparente. Ainsi, les procédés d'effacement énonciatif, l'ironie, les jeux sur les points de vue et les réappropriations des paroles d'autrui forment le cœur de la technique interactionnelle du discours littéraire. Par exemple, la dérision des points de vue d'Emma et Charles Bovary dans *Madame Bovary* de Gustave Flaubert crée une interaction particulière entre le narrateur et ses personnages et, partant, induit des effets sur l'interaction de son discours avec le lecteur. Par un jeu énonciatif implicite, le lecteur est constamment placé dans une posture herméneutique l'obligeant à déceler les processus énonciatifs (tels que l'ironie), au risque d'être lui-même pris dans la moquerie s'il s'identifie au personnage tourné en dérision.

Ces techniques de l'interaction littéraire créent donc des effets, principalement sur le lecteur (ou narrataire) qui se voit placé devant des procédés qui orientent sa captation du monde et ses échanges interpersonnels (selon la communauté interprétative des lecteurs, l'identification au point de vue du narrateur ou aux personnages potentiellement moqués par le narrateur, la *doxa* à laquelle il adhère ou qu'il met à distance).

Si le discours littéraire semble singulier, il s'inscrit dans une logique interdiscursive qui régit l'ensemble des discours selon des techniques d'expression et d'interaction récurrentes.

Pour comprendre la manière dont l'interaction a été progressivement étudiée dans une perspective linguistique et rhétorique, il faut revenir à la distinction qu'opère Ferdinand de Saussure entre *langue*, *langage* et *parole* (Ferdinand de Saussure, *Cours de linguistique générale*, 1995). Tandis que la langue est un système de signes et le langage une faculté propre à l'ensemble des locuteurs, la parole est un acte singulier et empirique qui mobilise la langue comme système et le langage comme faculté. La parole telle que la conçoit Saussure est donc un acte, une performance pratique et contextuelle, empiriquement observable.

Outre la sociolinguistique, découlera de cette approche le courant de la pragmatique, notamment dans le giron de John Austin et de son ouvrage paru en 1962 *Quand dire c'est faire*. Dans ce cadre, la langue n'est pas qu'un système formel abstrait qui sert uniquement à nommer le monde (linguistique générale et structurale), mais un ensemble d'actes, de paroles performées qui influent sur le monde, sur les comportements et sur les interlocuteurs (linguistique interactionnelle et pragmatique). Cette accentuation de la parole entraîne une attention croissante envers le contexte, qui devient nécessaire pour comprendre la portée des actes de langage. La signification langagière n'existerait donc pas *in abstracto* mais dépendrait intimement de chacune de ses réalisations concrètes.

Dans cette optique, l'analyse du discours (qui se développe des années 1960 à 1990) opère une distinction entre texte et discours : cette distinction oppose, d'une part, une conception close de la production prenant en compte des objets linguistiques étudiés dans leur structure interne, dans leur immanence (*linguistique textuelle* portant sur des phrases régies par une syntaxe) et, d'autre part, un matériau toujours *en situation*, des objets linguistiques en acte, dans leur réalisation contextuelle (*linguistique du discours* portant sur des énoncés produits dans une énonciation).

B. L'interaction selon la microsociologie

L'une des premières disciplines à avoir questionné l'interaction dans sa dimension sociale est la microsociologie, qui se focalise sur les interactions élémentaires du monde social (rapport entre individus, entre petits groupes, au sein du couple, à l'intérieur du noyau familial, etc.). Face à une approche macrosociologique prenant en considération les déterminations institutionnelles et structurelles de l'ordre social, l'approche microsociologique dégage les éléments définitoires des relations interpersonnelles de l'ordre de l'expérience particulière. L'un des théoriciens importants de ce courant est Erving Goffman qui, dans *La Mise en scène de la vie quotidienne* (1973), théorise la notion d'*ethos* (voir *infra*, conjointement à la notion d'*habitus* de Pierre Bourdieu).

L'interaction est alors conçue comme une co-présence physique concrète de deux sujets. Cela signifie que deux personnes entrent en relation dans un espace délimité, dans des matérialités propres (régies par des cadres socio-institutionnels) et dans une historicité située. L'insistance sur le caractère concret de cette rencontre vise à accentuer la dimension observable, empirique et pragmatique de la démarche : on observe des gestes, des questions, des réponses, des silences, des disputes, des répétitions, des tics, des conventions, des rituels, etc.

L'interaction induit une co-régulation des pratiques des sujets. En effet, chacun redéfinit constamment son comportement en fonction de l'autre. L'inter-action est une action intimement reliée à l'inter-locuteur sur lequel le locuteur agit et qui agit sur lui en retour. L'autre est dès lors défini comme cette instance nécessaire à la parole.

De cette insistance découleront deux notions capitales pour l'analyse du discours : le dialogisme et la polyphonie (voir *infra*).

Comment définir de manière minimale une interaction sociale du point de vue de la microsociologie ?

- La relation d'un nouveau né avec son parent est-elle une interaction sociale ?
- La relation d'un enfant d'un an avec un enfant d'un an est-elle une interaction sociale ?
- Se parler dans un miroir, est-ce une interaction sociale ?
- Rêver, est-ce une interaction sociale ?
- Regarder la télévision, est-ce une interaction sociale ?
- Ecrire une autobiographie, est-ce une interaction sociale ?

Toutes ces situations limites visent à montrer que l'autre est toujours présent, même dans une situation apparemment solitaire : le rêve est déjà socialisé, le regard que l'on porte sur soi mobilise les conventions sociales, le nouveau né évolue dès le départ dans un ordre social qui le détermine, les conventions littéraires influencent toute production, etc.

Toutefois, par souci de méthode, la microsociologie définira l'interaction comme ayant lieu dans un *cadre socio-institutionnel précis*. Ce cadre délimite des genres du discours qui restreignent les usages de parole et les contraignent. Pour qu'il y ait interaction, le cadre socio-institutionnel doit être reconnu par les acteurs, au risque d'une rupture de l'interaction. Ceci exige donc une forme de coopération minimale. L'interaction pour la microsociologie sera donc définie dans sa *dimension sociale*. Ainsi, en guise d'exemple, les discours produits à l'intérieur de l'institution universitaire créent des interactions normées pour lesquelles les différents acteurs acceptent un ensemble de codes : le cours *ex cathedra*, l'examen oral, la rencontre professeurs-étudiants, la remise de diplômes sont autant d'interactions structurées

autour de genre de discours différents et qui mettent en relation les mêmes acteurs. Chaque acteur saura adapter son *ethos* à chacun de ces moments, suivant des modalisations variables.

C. L'interaction selon la linguistique énonciative

La linguistique énonciative accorde une place centrale au contexte d'énonciation et aux traces qui résultent des échanges entre les locuteurs. Le traitement des points de vue, des marques d'oralité, des déictiques, des discours rapportés ou imbriqués est en ce sens essentiel.

La linguistique énonciative et interactionnelle conçoit donc l'interaction comme une composante définitoire de l'énonciation. En tant qu'acte de production d'un énoncé, l'énonciation se définit à partir de la situation de communication du locuteur d'où il crée un acte de parole, dans tout son dialogisme propre. Tant les énoncés écrits qu'oraux sont les produits d'une énonciation qui tient compte de la communauté d'interlocuteurs qui la régit et la traverse.

Dans cette optique, la linguistique énonciative pourra étudier des phénomènes observables comme la prosodie (accent, ton, pauses, rythme, débit, prononciation, etc.), les marques d'oralité, les déictiques contextuels (pronoms et adverbes déictiques), etc.

De nouveaux phénomènes intéresseront alors les scientifiques, à savoir les énoncés illocutoires (par exemple la politesse, voir *infra*) et les ratés du langage : reprises, reformulations, régulateurs, tics, etc.

Dialogisme

Mikhaïl Bakhtine, héritier des formalistes russes (courant de théorie de la littérature très « structural »), a théorisé la notion importante de *dialogisme*. Dans une continuation de son œuvre, Julia Kristeva a approfondi la notion de *polyphonie*. Le dialogisme est un « principe formel inhérent à la langue », selon Kristeva dans sa préface à la traduction française de la *Poétique de Dostoïevski* de Bakhtine (1998). Ce concept postule que tout énoncé est toujours parcouru de voix qui dialoguent entre elles. Un locuteur ne parle jamais seul mais mobilise, dans son acte de parole, une série de sources qui parlent à travers lui. Les pairs, les figures d'autorité morale ou scientifique, la *doxa*, la bienséance, toutes ces instances interviennent comme autant de points de vue et de discours qui dialoguent à un même moment.

Selon Bakhtine, tout discours appartient toujours à un *je* autant qu'à un *autre* : on ne parle jamais seul. Cette conception met à l'épreuve l'idéologie de l'individu unique et singulier et redéfinit le sujet comme un être social, toujours situé dans un collectif et dans l'histoire. Ce collectif parcourt le locuteur lors de chaque énonciation qu'il pose. Le sujet n'est qu'une

source énonciative englobée dans un ensemble polyphonique plus vaste (voir *infra* les travaux de Michel Pêcheux).

On peut voir dans la célèbre formulation d'Arthur Rimbaud « *Je est un autre* » (Arthur Rimbaud, Charles Cros, Tristan Corbière et Lautréamont, *Œuvres poétiques complètes*, 1980, p. 184-186) une première mise en évidence de la dimension collective, dialogique et polyphonique de la parole subjective : « C'est faux de dire : Je pense. On devrait dire : On me pense. Pardon du jeu de mots. JE est un autre. Tant pis pour le bois qui se trouve violon, et nargue aux inconscients, qui ergotent sur ce qu'ils ignorent tout à fait ! » (Lettre à Georges Isambard du 13 mai 1871). Et plus loin : « Car JE est un autre. Si le cuivre s'éveille clairon, il n'y a rien de sa faute. Cela m'est évident : j'assiste à l'éclosion de ma pensée : je la regarde, je l'écoute : je lance un coup d'archet : la symphonie fait son remuement dans les profondeurs, ou vient d'un bond sur la scène » (Lettre à Paul Demeny du 15 mai 1871). La métaphore musicale est capitale et éclaire par anticipation la notion de polyphonie.

Polyphonie

Dans le prolongement de cette notion de dialogisme, la *polyphonie* est l'orchestration plus ou moins consciente des différentes voix qui se confrontent dans un discours. Un énoncé est dit polyphonique lorsqu'il met en coprésence plusieurs voix qui s'agencent l'une par rapport à l'autre suivant des stratégies d'énonciation (exemples types : le débat télévisé ou le journal papier). Mais tout énoncé est, explicitement ou implicitement, polyphonique (un poème parnassien est polyphonique en ce qu'il se positionne par rapport à une *doxa*, fantasme un certain type de lectorat auquel il s'adresse, met en scène un stéréotype d'*ethos* du poète érudit et isolé, lui-même confronté à d'autres stéréotypes d'*ethos*, etc.).

D. L'analyse du discours : pour une rhétorique de l'interaction (à construire)

L'*analyse du discours* est une discipline extrêmement importante en ce qu'elle synthétise des approches rigoureusement complémentaires à propos de l'interaction d'un point de vue socio-rhétorique : sociologie, rhétorique, argumentation et sciences du langage.

1. L'*ethos*, composante centrale de l'interaction : l'*ethos* dans la rhétorique classique

La notion d'*ethos* a été développée par plusieurs courants depuis la rhétorique d'Aristote (IV^e siècle ACN) jusqu'à la microsociologie de Goffman (XX^e siècle) et l'analyse du discours contemporaine (voir à ce propos les travaux fondamentaux de Ruth Amossy et Dominique Maingueneau).

L'*ethos* peut être défini comme l'image qu'un locuteur (ou, plus généralement, qu'un acteur social) construit de lui-même dans ses échanges avec autrui.

Si l'*ethos* d'un point de vue sociologique est fait de gestes, de postures, d'habillements, de regards, il se traduit également *en discours* dans des structures formelles, énonciatives et argumentatives. Tout discours, tout énoncé, indépendamment de son énonciation, détient les traces de l'*ethos* de son locuteur. L'*ethos* est donc, du point de vue de la rhétorique héritée d'Aristote, une fonction intégrante du discours.

Dans *La Présentation de soi. Ethos et identité verbale*, Amossy insiste sur le fait que tout *ethos* peut toujours être retravaillé, modifié, repris, déplacé par rapport à un *ethos* préalable (voir *infra*). Par exemple, un enseignant qui a développé un *ethos* de sympathie et de proximité pourra avoir tendance à « resserrer la vis » face à une situation qu'il ne maîtrise plus (copinage, chambard) : cette posture n'est pas claire dès le départ, elle est située entre un besoin d'autorité liée à la hiérarchie institutionnelle et une volonté d'assouplir celle-ci en apparence.

La sociologie bourdieusienne a été capitale dans l'importance accordée dans les travaux contemporains à la notion d'*ethos*. Ses concepts d'*habitus* et d'*hexis* sont à ce titre intéressants (Pierre Bourdieu, *Esquisse d'une théorie de la pratique*, 1972). L'*habitus* est un ensemble de schèmes de représentation que chaque acteur social inculque inconsciemment et qui définissent son identité sociale : classe, âge, sexe, profession, dispositions philosophiques, goûts, pratiques, rituels, politesse, etc. Ces schèmes socioculturels se traduisent dans des gestuelles, des postures, des façons de s'exprimer, de s'habiller et de se positionner par rapport à autrui. L'*habitus* est le fruit d'un héritage et d'un apprentissage progressif en fonction d'une position qu'occupent chaque sujet et chaque groupe dans la hiérarchie sociale et symbolique. Les *habitus* sont distincts et distinctifs, ils structurent la stratification sociale et créent des effets d'écart de légitimité entre les acteurs sociaux qui se reconnaissent et

s'opposent dans leurs goûts et leurs pratiques culturelles (Pierre Bourdieu, *La Distinction*, 1979).

Toujours selon *L'Esquisse d'une théorie de la pratique*, l'*hexis* est l'expression de cet *habitus* dans le corps, la traduction strictement observable, physique et corporelle des schèmes socioculturels inculqués, qui deviennent dès lors visibles en tant que stigmates de l'identité sociale. L'*hexis* est la socialisation incorporée des dispositions héritées au sein d'un environnement social. D'un point de vue pragmatique, l'*hexis* est aussi un mode de subjectivation sociale d'un individu dans toute interaction, elle est son moyen d'être-au-monde et d'interagir avec autrui.

Trois disciplines ont donc influencé la délimitation contemporaine de l'*ethos* par les sciences du langage : la rhétorique antique, la sociologie bourdieusienne de la distinction et la microsociologie.

A. La naissance de la rhétorique

La rhétorique se développe à Athènes dans le courant des V^e et IV^e siècles ACN comme art de la parole publique et de la persuasion d'un auditoire, dans le prolongement ambivalent et contradictoire de la philosophie et de la sophistique. Ce développement est intimement lié à celui d'un régime démocratique fondé sur le principe dialectique, sur la persuasion d'une majorité. Ceci s'oppose à l'imposition d'une vérité révélée et décidée par un prince, bien que cette figure soit encore bien présente dans les représentations liées à l'éducation des maîtres (voir à ce propos le lien entre Aristote et Alexandre le Grand). Si le régime athénien du V^e siècle ACN est éminemment distinct de la conception contemporaine de la démocratie (en sont exclus les étrangers, les esclaves et les femmes), il est révolutionnaire pour une époque où les régimes autocratiques sont dominants. De l'exercice démocratique découle la nécessité de penser l'interaction entre les citoyens ainsi qu'entre leurs représentants. Le V^e siècle ACN est souvent associé à la figure de Périclès et au régime proto-démocratique qu'il représente. C'est toutefois avec Aristote, au IV^e siècle, que la rhétorique acquiert ses lettres de noblesse dans une dimension nettement plus rationnelle que celle de ses prédécesseurs philosophes et sophistes. Si Aristote construit bien sa pensée en réaction, d'une part, à la réduction que font les sophistes de la rhétorique comme art d'émouvoir par la *doxa* et la tromperie et, d'autre part, à la condamnation de Platon, cet héritage n'en est pas moins essentiel pour comprendre la position d'Aristote.

B. Socrate, Platon et Protagoras

Progressivement va se dégager un débat portant, d'un point de vue philosophique, sur l'origine de la vérité et sur la formation des maîtres et des tribuns. Deux camps s'opposent au V^e siècle ACN : d'une part les philosophes maïeutiques, dont Socrate et son disciple Platon ; de l'autre les sophistes représentés par Protagoras. Les premiers défendent une conception dialectique et interrogative, fondée sur l'échange d'où émerge la vérité philosophique comme sagesse (littéralement *philosophie* signifie « amour de la sagesse ») ; les seconds partagent quant à eux une vision doxique des opinions, qui ne sont que des points de vue relatifs sur le monde. Tandis que Socrate suggère que l'universalité de la vérité émerge d'une maïeutique, d'un accouchement des idées au travers de l'échange, de la marche et de la discussion de raison, Protagoras suggère que tout est de l'ordre de l'affrontement, que l'art de convaincre oppose des thèses, des *doxa* relatives, d'autant mieux acceptées qu'elles sont portées par des tribuns entraînés à la défense des thèses en tout genre (relativisme presque absolu). La sophistique de Protagoras a été quelque peu déformée par la seule lecture connue qu'en a faite Platon, notamment dans son *Protagoras* (voir l'édition contemporaine de *Protagoras*, *Gorgias* et *Ménon* chez Gallimard en 1991), puis par Aristote, hostile à la sophistique.

Ce moment démocratique au V^e siècle ACN aura au moins apporté une chose essentielle pour la rhétorique qui s'affirme au IV^e siècle ACN, à savoir la nécessité de penser l'*image* du philosophe, du tribun, du citoyen. Le débat fait naître le projet d'une formation des maîtres, qui doivent prendre conscience de l'*ethos* qu'ils développent dans leur discours public. Selon Protagoras, puisque l'homme est la mesure de toute chose, il est sa propre raison d'être et sa formation dépend des moyens pratiques et théoriques qu'il se donne. Malgré les rémunérations importantes dont bénéficiaient Protagoras et les sophistes, ce projet est en soi déjà démocratique.

Aristote, disciple de Platon, va hériter de ce contexte. En quelque sorte, il hérite à la fois de la dialectique maïeutique de Socrate et des apories de la sophistique doxique de Protagoras. Il finira de ruiner la réputation de celui-ci avec ses *Réfutations sophistiques* dans lesquelles il condamne les raisonnements faux tels que le *sylogisme*, le *paralogisme* et le *sophisme* (voir l'édition des *Réfutations sophistiques* d'Aristote chez Vrin en 2002). En un sens, ces raisonnements fallacieux déforment une logique nécessaire au bon exercice de la rhétorique. En accentuant l'importance de l'exercice maïeutique et dialectique dans un méthodisme affirmé, Aristote est à l'origine de l'école péripatéticienne, lieu où l'on déambule en débattant. Cette école sera active jusqu'au I^{er} siècle ACN et influera très fortement sur la tradition romaine (voir *infra*).

C. Aristote

Aristote, avec ses œuvres majeures *Politique*, *Rhétorique* et *Poétique*, peut donc être considéré comme le fondateur de la rhétorique de tradition occidentale (Aristote, *Rhétorique*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1998). Il oppose, de façon certes synthétique, *démonstration*, *rhétorique* et *sophistique*. La démonstration est fondée sur une logique qui étudie la nécessité des choses, leurs lois propres, leurs structures dans leur exactitude. La rhétorique est quant à elle fondée sur un art de la persuasion. Elle étudie ce qui est le plus probable, ce qui a le plus de validité dans une situation précise, dans un espace public. La rhétorique, conçue comme dialectique, s'applique à des *endoxa*. Les *endoxa* sont « des idées admises, des opinions partagées par presque tous ou par ceux qui représentent l'opinion éclairée » (Aristote, *Topiques*, Livre I). Enfin, la sophistique, selon Aristote, est fondée sur l'illusion, la tromperie, la manipulation de l'auditoire ou de l'interlocuteur. Elle étudie le vraisemblable, le faux semblant.

Aristote a participé à une systématisation des outils et des principes rhétoriques, en étudiant les raisonnements logiques, les structures argumentatives des discours et les stratégies interactionnelles à l'œuvre dans l'art de la parole publique et dialoguée.

D. Les preuves techniques et extra-techniques selon Aristote

Toute performance rhétorique, tout discours, mobilise dans sa technique interactionnelle différents types de preuves qui structurent l'argumentation. Aristote distingue les preuves techniques (inhérentes au discours même) des preuves extra-techniques (extérieures au discours). Ces deux types de preuves sont intimement liées et s'enrichissent mutuellement dans un mouvement dialectique. Les trois principales preuves techniques sont le *logos*, l'*ethos* et le *pathos*. Le *logos* est l'architecture logique du propos de tout discours, sa substance intrinsèque, thématique et argumentative. L'*ethos* est la mise en scène de soi du locuteur dans son discours, son image discursive. Enfin, le *pathos* englobe les éléments du discours qui mobilisent les affects de l'auditoire, les passions visant à émouvoir les interlocuteurs. Ces trois types de preuves sont intimement reliés et ne forment pas des entités extérieures au discours, elles sont diverses techniques du discours sur lesquelles le locuteur peut jouer. Elles se soutiennent l'une l'autre. Par exemple, un *logos* extrêmement logique et rationnel, fondé sur des arguments scientifiques et une argumentation minutieuse soutient et est soutenu par un *ethos* de sage (*ethos* du « scientifique méthodique ») et qui vise une forme de neutralisation du *pathos*. Cette neutralisation n'est, dans les faits, qu'une *apparence de neutralité*. En effet les émotions sont bel et bien sollicitées par ces types de *logos* et d'*ethos* pour emporter

l'adhésion des interlocuteurs réceptifs aux affects relatif à la méthode et à la rigueur argumentative.

Pour leur part, les preuves extra-techniques sont constituées d'éléments puisés dans la société au sens large, dans ses multiples discours, afin d'enrichir les preuves techniques. Ainsi, la morale, la loi, la science ou encore les témoignages sont des preuves extra-techniques. Pour bien comprendre le lien dialectique qui unit les preuves techniques et extra-techniques, il suffit d'analyser la manière dont le recours à la loi influe directement sur l'argumentation du *logos* (argument d'autorité), définit une image type, un *ethos* (celui du citoyen au faite de l'actualité légale), et sollicite les affects d'un auditoire réceptif au discours de loi (admiration ou identification).

Selon la *Rhétorique*, l'*ethos* est donc un moyen de persuasion technique, il renvoie à l'image persuasive (vertueuse) que l'orateur doit construire dans son discours pour emporter l'adhésion de ses interlocuteurs. Une certaine dimension morale, éthique, sous-tend donc cette conception de l'*ethos* (on la retrouvera accentuée chez Cicéron).

Il existe de nombreux types d'*ethos* qu'Aristote classe et qui peuvent être mobilisés en fonction des genres du discours. Selon *l'Éthique à Nicomaque*, trois principales vertus types caractérisent l'image discursive adéquate de l'homme public : la *phronésis* (sagesse et prudence), l'*arété* (honneur, vertu et authenticité) et l'*eunoia* (bienveillance).

E. Cicéron : *vir bonus, dicendi peritus*

Une rhétorique de la vertu, de l'homme vertueux, va alors progressivement se développer dans la tradition grecque puis romaine. A un moment charnière de l'histoire romaine, dans une transition entre une République oligarchique et un Empire à tendance dictatoriale (I^{er} siècle ACN), Cicéron, sénateur, auteur et rhétoricien, entend définir la manière dont doit se concevoir l'action de tout citoyen vertueux dans une société où le sénat représente, selon ses conceptions, le peuple. On connaît en ce sens la célèbre devise de la République romaine : « *Senatus Populusque Romanus* » (« Le Sénat et le Peuple romains ») qui, dans les faits et dans la forme, souhaite unir les citoyens à leurs représentants publics. L'une des *doxa* célèbres de Cicéron est « *vir bonus, dicendi peritus* » : « Un homme bon, capable de parler ». La causalité à l'œuvre entre la vertu du citoyen et ses compétences oratoires est donc clairement exprimée dans cette maxime.

De son ouvrage *De Inventione* à *l'Orator ad Brutum*, Cicéron se positionne par rapport à Aristote qu'il souhaite dépasser. Il théorise en ce sens les grandes étapes de la formation d'un

discours. Toute intervention publique doit être minutieusement préparée et une méthode doit être mise en œuvre :

1. L'*Inventio* (ou *Euresis*) : *invenire quid dicas* – Trouver quoi dire. Il s'agit de rechercher les preuves techniques et extra-techniques. Ce premier temps est un moment de recherche, de préparation, de collection et de réflexion.

2. La *Dispositio* (ou *Taxis*) : *inventa disponere* – Arranger ce qui est inventé. Cette étape consiste à mettre en ordre les preuves dans le discours, à les disposer. C'est un moment de mise à l'exercice discursif, d'assemblage logique et argumentatif des preuves.

3. L'*Elocutio* (ou *Lexis*) : *ornare verbis* – Mettre en forme les mots. Ce moment, toujours préparatoire, est davantage stylistique et entend orner, affiner, retravailler le discours dans une composante formelle.

4. L'*Actio* (ou *Hypocrisis*) : *agere et pronuntiare* – Agir et prononcer. Ce moment, postérieur à la préparation mais qui se pense déjà au moment de celle-ci, anticipe la performance du discours, la met en action. Il est une actualisation *en situation* des preuves réunies dans le discours, leur réalisation empirique. Ainsi, l'*ethos* préparé se réalise, se performe, dans l'*actio*.

5. La *Memoria* (ou *Mnemé*) : *memoriae mandare* – Recourir à la mémoire. En étroite relation avec l'*actio* et avec son temps préparatoire, la *memoria* sollicite la mémoire du discours agencé par le locuteur.

L'*ethos* est préparé et mobilisé dans chacun de ces moments, peut-être davantage dans l'*inventio*, la *dispositio* et l'*actio* (par exemple, le discours « I have a dream » de Martin Luther King expose parfaitement ces trois phases dans la préparation de son *ethos* : son discours est précisément préparé, disposé et structuré puis performé grâce à la mémorisation).

2. De la rhétorique classique à l'analyse du discours contemporaine : variété des cadres disciplinaires

A. La chrétienté : d'une suspicion de la rhétorique à sa réduction stylistique (à construire)

La rhétorique dans les arts libéraux au Moyen Âge (raisonnement qui est quelque peu délaissé au profit de la grammaire)

La rhétorique dans le monde arabo-musulman

Renaissance et classicisme : réduction à l'élocution et aux figures

B. Rhétorique et modernité (à construire)

Son exclusion de l'enseignement au moment de la Révolution

Le romantisme et la guerre contre la rhétorique

Le scientisme positiviste de la fin du XIX^e siècle contre la rhétorique

Un retour de la rhétorique dans le courant du XX^e siècle : Chaïm Perelman

C. De la visée argumentative à la dimension argumentative

Dans la filiation de la rhétorique aristotélicienne, plusieurs disciplines ont développé, dans la seconde moitié du XX^e siècle, une réflexion à partir de la notion d'*ethos* en s'intéressant à l'interaction verbale. Conçu le plus souvent comme une stratégie de persuasion au sein du discours, qu'il soit oral ou écrit, il se rattache chez Aristote et Cicéron à un travail conscient sur soi, à une stratégie délibérée visant à produire des effets sur les interlocuteurs. Cependant, l'*ethos* peut englober des pratiques de mise en scène qui dépassent le seul calcul conscient et intéressé. Pour comprendre cette distinction, trois types d'approches peuvent être dégagés correspondant à trois types d'*ethos* : l'*ethos* rhétorique (rhétorique), l'*ethos* interactionnel (sociologie) et l'*ethos* discursif (analyse du discours). Ce découpage méthodique vise à établir une classification synthétique et non à réduire chaque approche singulière, qui peut toujours se coupler aux deux autres. Avant d'explicitier chaque appréhension de l'*ethos*, une remarque doit être formulée à propos de la distinction entre *visée argumentative* et *dimension argumentative*.

La visée argumentative d'un discours est l'intention explicitement persuasive, c'est-à-dire la volonté de rallier l'auditoire à un avis, à une thèse propre (par exemple, le discours de campagne électorale ou le tract syndical). *A contrario*, la dimension argumentative est la

manière dont tout discours, par son argumentation et sa structure, développe implicitement et inconsciemment une logique persuasive. Indépendamment de toute intention, de toute visée, un discours peut produire des effets de persuasion et amener l'interlocuteur à adhérer à certaines visions du monde qu'il partagerait avec un régime du discours (par exemple, un roman qui, par son instance narrative plus ou moins effacée, tourne en dérision la parole de certains personnages et en valorise d'autres détient une dimension argumentative qui ne s'explique pas mais s'infère et s'interprète dans l'interaction).

Cette distinction méthodique entre visée argumentative et dimension argumentative permet donc de classifier les appréhensions de l'*ethos* suivant leurs différents cadres disciplinaires.

D. L'*ethos* rhétorique (rhétorique)

Cadre théorique

En reprenant certains cadres de la rhétorique aristotélicienne, une branche de l'analyse du discours contemporaine, notamment avec Ruth Amossy et Marc Angenot, s'intéresse aux stratégies de persuasion et à l'efficacité d'un discours. Cette approche analyse la manière dont un discours a des effets, fonctionne dans l'interaction et affecte autrui grâce à une mise en scène de soi. Les conséquences pragmatiques de l'*ethos* dans l'interaction sont alors essentielles (voir *supra* à propos du lien entre *ethos* et *pathos*). Cette conception de l'*ethos* rhétorique met en lumière la dimension délibérée et programmée, le travail conscient et intentionnel de tout acte de parole. Il s'agit alors d'un savoir-faire qui s'acquiert, se prépare et s'enrichit tout au long des interactions.

Plusieurs profils sociologiques peuvent aujourd'hui être étudiés en ce sens (par exemple, le discours de marketing et publicitaire qui pense les effets commerciaux de certains *ethos* types, l'entretien d'embauche qui oblige les acteurs à des jeux de séduction, l'homme politique en campagne électorale ou encore l'agent immobilier qui souhaite vendre un bien). Tous ces profils travaillent consciemment leur *ethos* rhétorique afin de produire des effets qui peuvent d'ailleurs tenter de gommer certaines déterminations sociologiques inconscientes, qui sont de l'ordre de l'*ethos* interactionnel (*habitus*, effets de mode, etc.). A la différence de l'*ethos* discursif, l'*ethos* rhétorique est intimement corrélé à la personne physique qui s'exprime, le plus souvent oralement (dans le cadre de la parole publique). L'*ethos* doit bel et bien être crédible et cette crédibilité met à l'épreuve celle du locuteur lui-même.

Une *personne* devient alors un argument et le paraître importe presque davantage que l'être (d'où l'importance du travail des partis politiques sur l'image de leurs représentants,

nécessairement vertueux, du moins du point de vue de leur image). On dépasse ici le *régime de vérité* au profit d'une vraisemblance, d'un jeu, d'un faux semblant.

L'exemple de Trump : entre ethos messianique et dépassement du régime de vérité

L'exemple de Donald Trump est à ce titre riche d'enseignement en ce qu'il radicalise complètement le faux semblant de son *ethos* rhétorique : un milliardaire proche des classes possédantes américaines, du milieu politique le plus conservateur et de la finance se présente comme le défenseur de l'« américain moyen » contre l'« élite corrompue ». En outre, son discours ne vise plus une logique de vérité, mais un dépassement *spectaculaire* (donc performatif) de l'idée même de vérité, au profit du règne d'une *doxa*, celle de l'homme (supposé) éclairé, au-dessus de la mêlée, légitimé dans son discours comme la source même de la vérité doxique révélée. La condamnation des *fake news* qu'il développe devient alors impossible à contrer en ce que le régime de vérité a été dépassé au profit d'un affrontement de points de vue antagonistes. Il est devenu impossible d'opposer un discours de raison (universalité) à une *doxa* qui s'auto-légitime dans l'*ethos* de l'homme providentiel (relativisme porté comme vérité révélée) luttant contre les mensonges et les complots (voir à ce propos l'idéologie et le discours de *QAnon*) : la réalité elle-même serait *fake news*, mensonge permanent, et le discours qui se présente comme son envers devient *vérité révélée* (d'autant plus vraie qu'elle est attaquée par les mensonges des défenseurs du monde comme *fake news*). La condamnation du discours de Trump comme *fake news* ne fait donc qu'alimenter ce discours antagoniste et performatif de la vérité révélée, qui s'affirme dans son assertivité même. Tout ceci sous-tend et est sous-tendu par l'*ethos* rhétorique de Trump qui, indépendamment de ses idées explicitées, du contenu politique, porte en lui un ensemble de significations sociodiscursives ayant des effets sur sa communauté d'électeurs et d'adhérents (voire sur l'opinion commune dans son ensemble).

E. L'*ethos* interactionnel (sociologie)

Cadre théorique

Dans le cadre de la microsociologie d'Erving Goffman et de la sociologie de la distinction de Pierre Bourdieu, l'*ethos* interactionnel relève de modes d'expression inconscients, mais qui cadrent et déterminent toute interaction sociale. Hors de toute visée persuasive, chaque acteur social développe des comportements, des modes d'être au monde, des dispositions qui définissent son identité sociale et son image. Inconscient, spontané et non intentionnel, l'*ethos* interactionnel peut être analysé grâce aux outils sociologiques (*habitus*, *hexis*, position dans la

hiérarchie sociale, légitimités symboliques et institutionnelles, etc.). Ainsi, un père de famille dans sa vie quotidienne, une professeure évoluant dans une école depuis 20 ans ou une chanteuse d'opéra renommée ont développé un *ethos* interactionnel qui est mobilisé inconsciemment au quotidien. Cet *ethos* cadre chaque interaction sociale au sein de ce milieu et régit les échanges sans que les locuteurs évaluent leur image de soi de façon consciente. L'*ethos* interactionnel participe au bon déroulement d'une interaction. L'acteur social met en œuvre une « présentation de soi » adéquate afin de favoriser une interaction dans un cadre institutionnel reconnu par les différents sujets (par exemple, l'étudiant qui préconise un *ethos* sérieux lors d'un examen et qui reconduit différents cadres institutionnels, notamment vestimentaires, afin que l'échange se passe bien).

La métaphore théâtrale de Goffman et l'exemple du mariage

Dans *La Mise en scène de la vie quotidienne*, Erving Goffman développe une métaphore théâtrale pour comprendre la manière dont tout locuteur s'adapte à un casting en fonction des différentes situations : un décor amène un cadre, provoque des manières qui peuvent être préparées en coulisses (soit avant l'interaction proprement dite) et qui oblige chaque acteur à privilégier inconsciemment certaines apparences, à travailler différents rôles. Tout un appareillage symbolique est donc mobilisé dans chaque interaction et régit les rôles des acteurs sociaux. Par exemple, l'appareillage symbolique du mariage bourgeois, véritable lieu de théâtre social, mobilise différents rôles : les mariés reconnaissables à leur tenue, les témoins, l'institution légitimante, la mère organisatrice, le père observateur, les spectateurs endimanchés, le serveur déférent, les musiciens discrets, etc.

Chaque acteur social inculque inconsciemment le rôle qu'il a à jouer dans l'interaction sociale et mobilise des *ethos* correspondant à ce rôle. Cet *ethos* peut être plus ou moins bien inculqué en fonction de différences d'*habitus* ou de dispositions sociales : le convive ivre ou trop bavard, abordant des sujets inappropriés, l'invité trop ou trop peu habillé, etc.

F. L'*ethos* discursif (analyse du discours)

Cadre théorique

Tout discours, qu'il soit écrit ou oral, développe et porte en lui une image discursive, un *ethos* discursif. Indépendamment du locuteur qui le performe, ce discours mobilise un type d'image induit par son genre, son cadre, son style et ses structures formelles (narratives, énonciatives et argumentatives). Par exemple, le discours d'investiture du Président de la République

française mobilise un type bien particulier d'*ethos* discursif. Quel que soit le candidat élu¹, chaque spectateur sait plus ou moins quelle image discursive sera développée dans ce discours hautement normé (frontalité, cadre de l'Élysée, adresse paternaliste et bienveillante aux « citoyens », bureau, etc.).

Des théoriciens comme Dominique Maingueneau et Alain Rabatel ont contribué aux travaux relatifs à l'image discursive inhérente à toute scénarisation écrite, notamment narrative. Par le travail de l'*ethos* discursif, le récepteur (le lecteur dans le cadre d'un roman) est amené à adhérer ou non à un univers de sens, soutenu par des procédés implicites (moquerie, valorisation, citation, distanciation, choix thématiques, etc.). Toute l'image qui est reconstruite par cet univers de sens participe à l'autorité du discours : les voix, l'univers, les représentations sociales, les idéologies, les images et les références orientent la position des récepteurs du discours sans jamais les enjoindre ou les contraindre de façon explicite.

Romans avec fort marquage énonciatif et romans d'effacement (à approfondir)

Ainsi, dans un roman, même si l'identité du narrateur est inconnue du lecteur, l'agencement narratif et énonciatif de l'œuvre participe à la construction d'un *ethos* discursif propre au roman. Comparons, par exemple, les stratégies d'effacement énonciatif et l'ironie mordante du narrateur de *Madame Bovary* de Gustave Flaubert à l'exposition de soi des narrateurs de *L'Étranger* d'Albert Camus et de *La Nausée* de Jean-Paul Sartre ou encore à la perversion du narrateur de *L'Histoire de Juliette ou les prospérités du vice* de Donatien Alphonse François de Sade. Tous ces romans développent une image discursive indépendante de l'instance auctoriale à l'origine de leur production.

G. Entre *ethos* dit et *ethos* montré

Une distinction essentielle vient se superposer à celle qui vient d'être opérée entre *ethos* rhétorique, *ethos* interactionnel et *ethos* discursif : la distinction entre l'*ethos* dit et l'*ethos* montré. Cette distinction concerne l'autoréflexivité du discours et le degré d'explicitation des stratégies de mise en scène de l'image de soi.

L'*ethos* dit explicite l'image que développe le locuteur (par exemple, un scientifique qui dira « vous savez, je suis quelqu'un de méticuleux, j'ai plusieurs diplômes et je fais attention à ce que je dis »). Il est de l'ordre de l'autoréflexivité explicite et de la thématisation claire de l'*ethos* dans le propos, dans le *logos*.

¹ Le féminin pose ici question étant donné l'absence d'exemple de Présidente de la République française (voir *infra* à propos du cas de Ségolène Royal), ce qui ne permet pas de mobiliser un *ethos* type féminin.

A contrario, l'*ethos* montré use quant à lui de stratégies rhétoriques, de modalisations argumentatives, afin de développer l'image de soi du locuteur. Il n'explicite pas les mises en scène mais montre un *ethos* à l'œuvre (par exemple, un scientifique qui avance des chiffres, cite de nombreuses sources et efface sa subjectivité dans son discours développe un *ethos* montré de scientifique méthodique sans l'expliciter). Ainsi, le recours objectivant à des preuves extra-techniques étaie un *ethos* montré particulier, qui n'est jamais dit tel quel mais exposé dans l'architecture même de l'argumentation.

F. La scénographie littéraire (à construire)

3. *Ethos* et stéréotypage

A. Le stéréotype comme catégorie sociocognitive

Le stéréotype est un concept essentiel dans les sciences du langage depuis Aristote (qui parle plutôt de lieu commun, de *topoi koïnoi*) jusqu'à l'analyse du discours contemporaine (voir à ce propos Ruth Amossy et Anne Herschberg Pierrot, *Stéréotypes et clichés*, 1997). Il a été réinvesti, depuis le début du XX^e siècle, dans le cadre d'approches psychosociologiques étudiant les effets de classements schématiques et souvent réducteurs (voir *infra* les remarques à propos de l'œuvre de Theodor W. Adorno, *The Authoritarian Personality*, 1950 et de Walter Lippmann, *Public Opinion*, 1922).

Au sens littéral, le stéréotype est un terme lié au domaine de l'imprimerie. Il est un cliché métallique obtenu à partir d'une composition en relief qui sert à la reproduction mécanique de caractères typographiques standardisés (CNRTL). Le stéréotype est donc caractérisé par une répétition et un figement formel-matériel. La reproduction par stéréotypage est une technique au sein de laquelle la matière inerte (préconstruite) a un rôle déterminant.

Par extension, le sens figuré associe la notion de stéréotype à une idée, une opinion toute faite, acceptée sans réflexion, par répétition et sans avoir été soumise à un examen critique. Cette idée est véhiculée par une personne ou par un groupe ; elle détermine leurs manières de penser, d'agir et de sentir (CNRTL).

B. Le sujet face au stéréotype : à l'intersection de l'idéologie, de la formation discursive et de l'interdiscours

Ces deux définitions illustrent à la fois le rapport au discours (presse et substance formelle d'une idée) et à la matière physique, que l'on qualifie d'inerte. La pensée est dans un rapport de répétition avec le préconstruit, répétition qui est induite par des structures sociales, elles-mêmes sous-tendues par de l'idéologie (voir à ce propos les réflexions fondamentales de Jean-Paul Sartre sur le rapport pratico-inerte que la pensée et le langage entretiennent avec la matière dans la *Critique de la raison dialectique*, 1960). La notion d'idéologie doit ici être entendue au sens d'un rapport médiatisé, socialisé et historicisé (voire déformé) avec le monde social. La pensée est toujours empêtrée dans une inertie de la matière qu'elle répète (l'état du monde, les rapports sociaux, le découpage sociologique du monde qui devient un découpage cognitif). Toute pensée, tout discours, se situe par rapport à un déjà-là, un déjà-dit et un déjà-pensé (dans *1889. Un état du discours social*, Marc Angenot parle du narrable et de

l'opérable, c'est-à-dire ce qui peut être dit et pensé à un moment historique donné, dans des cadres sociocognitifs délimitant un interdiscours englobant chaque production, chaque acte de parole).

Michel Pêcheux a en ce sens développé des travaux capitaux autour des notions de formation idéologique (reprise et déplacée par Foucault dans l'analyse des formations discursives) et d'interdiscours qu'il considère comme étant les déterminations discursives inscrivant les individus dans des dynamiques collectives. Chaque sujet est parlé par son milieu, son époque, sa classe, son idéologie autant qu'il les parle ; il se positionne au sein d'un interdiscours et à la croisée de plusieurs formations discursives qui le déterminent dans toute son historicité et sa socialisation.

Au sein de ces théories, la notion de stéréotype a donc une importance déterminante. En tant que schème culturel qui préconstruit le monde, son analyse met au jour, dans une dimension critique, les réductions du réel et du monde social qui sont à l'œuvre dans tout discours, dans une formation discursive ou un interdiscours inconsciemment intégrés et mobilisés dans chaque production particulière, dès lors toujours collective (voir *supra* le « On met pense » de Rimbaud).

C. Le stéréotype, une notion critique

En tant que préconception du monde et des interactions, le stéréotype a des effets sur ceux-ci. Il amène à un classement et à un découpage sur base de schèmes inculqués sans réflexion critique et serait en ce sens une réduction, un appauvrissement. C'est le point de vue de Walter Lippmann dans *Public Opinion* (1922), dont la dimension moralisatrice et dénonciatrice est évidente. S'appliquant aux individus, les stéréotypes sont en outre potentiellement sources de discrimination, comme l'a étudié Adorno dans la *The Authoritarian Personality* (1950). Selon ce dernier, les stéréotypes inculqués passivement par les sujets ont des effets sur leurs comportements. Ainsi, les propensions à la soumission à l'autorité sont le fruit de visions stéréotypées du monde. Les individus, qui ne deviennent plus que des catégories réduites à des caractéristiques grossièrement définies, ne sont dès lors plus perçus au travers d'expériences particulières et réflexives (*Erfahrung*) mais appréhendés à partir de schèmes préconstruits, de catégories de pensée standardisées. Adorno analyse en outre les effets de l'industrie culturelle, qui propose des goûts et des pratiques standardisés aux sujets, qui les conforme à des attentes massifiées. Ce modèle social participe d'une stéréotypie de pensée, de goût et de fonctionnement. Dans *The Authoritarian Personality*, Adorno analyse, sur base d'enquêtes, les stéréotypes racistes, antisémites, sexistes et sociaux

de la société américaine (souvent présents dans les plaisanteries) qui sont selon lui des prédispositions à une soumission à l'autorité et à la discrimination par manque de connaissance d'autrui (voir à ce propos Sonia Dayan-Herzbrun, « Etre un problème est une expérience étrange », 2016).

Adorno est en outre extrêmement attentif à la rhétorique des discours (voir notamment son « Essai comme forme », 1958) et au soubassement social et historique des formes de la pensée. Le stéréotype est alors dénoncé comme une catégorie abusive qui crée des rapports de force entre des groupes sociaux inégalement répartis et qui produit des effets de discrimination (par exemple, le stéréotype de l'ouvrier dans l'imaginaire managériale, le stéréotype du fonctionnaire dans le discours néolibéral ou encore le stéréotype de la militante féministe dans le discours masculiniste patriarcal).

D. Stéréotype et prototype, des découpages nécessaires au classement du monde

Dans le même temps, une conception moins critique et plus pragmatique fait du stéréotype un moyen de découper le monde et de le structurer en récurrences. Il rend possible la catégorisation des innombrables expériences, qui ne peuvent être à chaque moment appréhendées comme singulières et nouvelles.

Puisque les expériences ne peuvent être vécues comme infinies, elles sont classées sur base d'idées supposément partagées.

Le *prototype* (voir à ce propos Georges Kleiber, *La Sémantique du prototype*, 1990), qui diffère du stéréotype en ce qu'il n'est pas une réduction des catégories sociales mais un découpage du monde, classe le réel à partir de différents noyaux prototypiques communs. Ainsi tout locuteur sera amené à enregistrer les prototypes des catégories du monde : la chaise pour le meuble, la maison pour l'habitation, le marteau pour l'outil, etc. Le prototype n'induit pas *ipso facto* une discrimination et relève d'un imaginaire social commun, mais il permet de réduire le monde à des noyaux de référence communément partagés.

Les stéréotypes, plus complexes en ce qu'ils mobilisent des idées socialisées à propos de groupes et d'objets plus élaborés du monde social, peuvent aussi servir une argumentation qui mobilisera une formation discursive et idéologique commune (une *doxa*) dans laquelle elle puisera des stéréotypes et auquel s'identifiera l'interlocuteur. L'effet produit est un *effet d'évidence*, lui-même possible dans une *doxa* historiquement située. Les stéréotypes ont donc une *efficace* discursive (par exemple, le militant syndicaliste qui mobilise le stéréotype du patron autoritaire pour rallier les adhérents ou le directeur d'école qui sollicite un stéréotype du professeur consciencieux pour défendre son équipe).

E. Stéréotypes d'*ethos*

L'acquisition d'un *ethos* passe par l'observation et l'inculcation d'*ethos* types plus ou moins conformes en fonction des situations. L'expérience fournit, sur base de multiples socialisations, les possibilités d'évaluer et de mettre à l'épreuve ces *ethos* types socialisés (*ethos* de la mère compréhensive en réunion de parents, *ethos* du professeur autoritaire, *ethos* de l'ouvrier consciencieux, etc.). Ces *ethos* sont des stéréotypes d'*ethos* qui cadrent à une situation particulière. Chaque acteur social, chaque locuteur, ne peut développer à chaque instant un *ethos* nouveau, authentique et rigoureusement personnel. Il doit se référer à un vécu, à des modèles ou des contre-modèles, parfois évalués à l'aune de prédispositions sociologiques (intuition sociologique de ce qui est attendu sur base d'un *habitus* et d'une intégration de certaines normes institutionnelles et de valeurs symboliques).

Ainsi, l'étudiant qui réussit tous ses examens (résultat de dispositions socioculturelles héritées) va tirer de cette expérience le constat d'une posture adaptée à son institution, posture qu'il pourra éventuellement ajuster en fonction des différents profils d'enseignants, des stéréotypes d'*ethos* enseignants (suivant une acuité analytique et réflexive à propos des codes légitimés par l'institution).

Comment les stéréotypes d'*ethos* se reproduisent-ils, se renforcent-ils ? Comment subvertir un *ethos* ? Bien souvent, la volonté de subvertir l'*ethos* en lui opposant son envers renforce le stéréotype (voir *infra* à propos du cas de Ségolène Royal). Par exemple, un père qui développe un *ethos* du « papa-copain », contre le stéréotype d'*ethos* du « père autoritaire », renforce par son dualisme chacune des positions en clivant le stéréotypage. De même, le mari qui insiste sur sa pratique journalière des tâches ménagères, se présentant comme un « homme moderne », renforce son envers négatif, celui de l'« homme machiste ». Enfin, l'*ethos* pamphlétaire du polémiqueur qui refuse le débat dit classique parce que convenu et supposé normé par une bienséance renforce, par l'apparence d'une marginalité feinte, le caractère autoritaire et nullement marginal de cet *ethos*, inscrit dans une pratique du débat spectaculaire et dans une culture médiatique clairement instituée (voir à ce propos *La Parole pamphlétaire et Dialogue de sourds* de Marc Angenot, 1982 et 2008). Le caractère oppositionnel des stéréotypes d'*ethos* est inhérent à la logique même des stéréotypes qui réduisent à tout moment l'expérience vécue à une image stéréotypée et clivante (le bon pauvre *versus* le mauvais pauvre).

Dans la filiation d'Adorno, on répond difficilement à un stéréotype par un savoir, encore moins par un nouveau stéréotype, mais plutôt par une multiplication des expériences vécues (d'où la nécessité de la pratique de l'enquête dans sa théorie sociale). Certes la théorie critique

d'Adorno valorise un discours théorique sur le monde social, mais la dimension négative et dialectique de son approche empêche d'apporter un discours positif sur des identités sociales toujours inscrites dans l'altérité et la non-identité (voir à ce propos Theodor W. Adorno, *Dialectique négative*, 1966). Les expériences vécues et réflexives sont le lieu d'une prise de conscience de la diversité que cadenasse le stéréotype en réduisant l'altérité à un noyau stéréotypé. La pratique de l'enquête vise également à mettre au jour les déterminations sociales à l'origine de comportements, de croyances et de préjugés. Elle dévoile les conjonctures dans lesquelles sont possibles les enfermements idéologiques dans des *doxa* réductrices.

Genres du discours et stéréotypes d'*ethos*

Cadre théorique

Certains genres du discours induisent un recours à des stéréotypes d'*ethos*, à des rôles types, à des postures instituées au sein d'un imaginaire social et discursif (voir à ce propos les travaux de Pierre Popovic). Par exemple, le débat politique télévisé crée un horizon d'attente par rapport à des *ethos* types, attendus de la part des spectateurs s'inscrivant dans cet imaginaire discursif. Ainsi, il sera difficile pour les acteurs sociaux jouant le jeu de cet exercice de ne pas répondre à une question, de paraître déstabilisés, de laisser place au doute et, *a contrario*, il sera nécessaire de fonder ses dires sur des chiffres, de paraître affirmés mais ouverts au dialogue et d'être clairs et au fait de l'actualité dans les réponses données. Le genre du discours crée des postures types qui peuvent s'affronter (par exemple, le représentant politique expert, qui avance chiffres et données scientifiques, contre le représentant politique qui mobilise des valeurs morales, use d'arguments relatifs à l'idéologie qu'il défend et sollicite les affects par le recours à des situations vécues par des sujets sélectionnés). Ainsi, les militants socialistes et syndicalistes de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle ont privilégié une posture du militant égalitaire (sur-investissement du lexique de la « camaraderie ») contre la posture des représentants paternalistes de l'ordre bourgeois-capitaliste.

L'exemple de Ségolène Royal au second tour de la Présidentielle de 2007

Que se passe-t-il en l'absence de stéréotype d'*ethos* ? Le cas de la candidature de Ségolène Royal au second tour de la présidentielle française en 2007 est révélateur. En tant que première femme candidate au second tour, elle est confrontée à l'absence de référent et développe un stéréotype d'*ethos* de mère en réaction aux stéréotypes d'*ethos* du président

paternaliste et autoritaire, bien représenté par le candidat Nicolas Sarkozy, ministre de l'Intérieur sous Jacques Chirac. L'*ethos* de Royal se développe à la fois dans un prolongement et un sur-jeu de l'assertivité associée au rôle du candidat (« je veux »/ « je ne veux pas »), et à la fois dans une réaction de prudence (« je crois »/ « je pense » ; « si je suis présidente »). Un volontarisme et une énergie propres à ce qu'on attend d'un candidat à l'élection présidentielle sont donc couplés au développement d'une bienveillance maternaliste. Contre l'*ethos* du père violent et correcteur (les politiques sécuritaires de Sarkozy), Royal développe un *ethos* de mère bienveillante et protectrice, attentive aux « enfants » de la République, à cette jeunesse stigmatisée par le père violent et autoritaire.

A nouveau, ce stéréotype d'*ethos*, par son caractère dual et oppositionnel, tend à renforcer les deux polarités. Une stéréotypie va alors associer le masculin au répressif (et, partant, à la droite) et le féminin au permissif (et, partant, à la gauche). Ce clivage stéréotypé est le fruit du clivage stéréotypé des *ethos*, lui-même induit par le besoin de se positionner par rapport à des référents connus. L'absence de repère crée une insécurité discursive qui se voit comblée par une stéréotypie de pensée et de posture.

4. **Retravail de l'*ethos* préalable (à construire)**

5. La politesse comme interaction sociale (à construire)